

Ca y est, une journée de plus qui s'achève pour David Cartier. Les portes austères de la bibliothèque universitaire se ferment enfin sur ses révisions, c'est le moment tant attendu pour nombre d'étudiants, un parmi tant, David peut s'en aller. Comme tous les soirs, il est resté jusqu'à l'heure de la fermeture, plus pour se donner bonne conscience que pour travailler jusqu'à la dernière minute d'ailleurs.

Une fois les marches de l'imposante bâtisse négociées, le jeune étudiant se lance dans le flot peu nourri de ceux qui quittent la bibliothèque à cette heure-ci. La majorité se dirige vers la ligne de tramway dont le terminus éclairé se trouve à une centaine de mètres en face de la bibliothèque, David emprunte lui le chemin de la prochaine destination quotidienne du parcours de l'étudiant « expatrié » loin des siens.

Déjà dix neuf heures quinze, il va une fois de plus être en retard, la nuit est tombée depuis maintenant une bonne heure, le vent vient bouleverser l'ordre entretenu dans ses cheveux bruns tandis que le froid vient glacer son visage aux traits ordinaires. Les mêmes pas, le même trajet tous les soirs de la semaine, encore quelques centaines de mètres et il pourra se mettre au chaud.

Eric Laval, son ami de toujours, vêtu d'un jeans noir et de son éternel caban bleu au col tant relevé qu'on pourrait le croire amidonné, l'attend dans le hall du restaurant universitaire. Si David Cartier faisait parti de la masse de ceux que l'on ne remarque pas au premier abord, et au deuxième non plus bien souvent d'ailleurs et à son grand désarroi dans certaines situations, Eric Laval avait lui

quelque chose qui lui attirait bien des attentions de la part de la gente féminine si convoitée en ces années post-pubères.

Comme tous les soirs de la semaine, Laval était arrivé le premier.

— Salut Eric, ça fait longtemps que tu m'attends ?

— D'après toi, répondit-il en soufflant dans ses mains, en tous les cas, suffisamment pour me les geler crois-moi. Bon, assez discuté, dit-il en grelottant, on mange steack-frites bien gras en bas ou menu plus équilibré mais pas forcément tentant en haut ?

— Eh eh ! Devine, dit David en poussant la porte entrouverte de la salle du bas et en se glissant dans la maigre file d'attente.

— Bon, tu fais quoi ce soir ? Renchérit-il.

— Laisse tomber, je te vois venir, n'y pense même pas, cette année ça ne rigole plus, je vois enfin le bout, c'est la maîtrise, et dans trois mois à peine c'est le début des concours de Police, il va bien falloir que je bosse un peu, j'aimerais bien en avoir un, et si possible celui de patron, répondit Eric.

— Oui, remarque, tu as raison, je nous connais, avec notre volonté de truite morte, si on commence à aller prendre une bière on va encore rentrer à des heures impossibles.

— De toute façon je suis crevé, conclut Laval.

Eric Laval préparait cette année une maîtrise de droit, tandis que David Cartier tentait lui une maîtrise d'histoire, tous les deux à l'université Pierre Mendès France, sur le campus de Saint-Martin-d'Hères qui abritait une grande partie des universités de Grenoble. Les deux jeunes hommes espéraient bien en tous cas que ce serait leur dernière année de faculté, ce n'est pas qu'ils n'aimaient pas cela et gérer son temps ne leur paraissait pas désagréable, mais bien que conscients de la chance qu'ils avaient de pouvoir en faire, les études, ça ne nourrit pas son homme et ça ne

compte malheureusement pas encore pour la retraite comme ils aimaient à se le rappeler.

Et voilà, quelques réflexions et bouchées plus tard dans cet antre des lipides, repas déjà terminé. Il faut dire que le repas en question n'était composé que d'un plat chaud et d'un soda, accompagnés d'un morceau de ces petits pains que l'on ne trouve que dans les cafétérias et cantines, pas de quoi se régaler mais ça avait l'avantage de ne pas prendre beaucoup de temps et de calmer pour la soirée leur estomac devenu peu difficile. Cette salle exigüe aux tables bancales et aux murs vieilliss du restaurant universitaire commençait à sortir des yeux des deux compères, vivement l'année prochaine, vivement que la vie active commence.

— Au fait, ta voiture est toujours au garage ? Demanda Eric en finissant son soda.

— Et oui, d'ailleurs je me demande si elle sera réparée un jour. Il paraît que cette fois c'est la pompe à eau, de toute façon il y a toujours quelque chose qui ne va pas avec cette caisse, j'ai encore fait une affaire en l'achetant je sens. Du coup il ne me reste plus qu'à rentrer à pieds, ça me fera du bien tu me diras, je ne suis pratiquement pas sorti de la journée, répondit David en poussant la porte du restaurant.

— Ok mon fillot, à demain alors, même heure et même endroit, ciao ! Rentre bien et ne fais pas de folies de ton corps, plaisanta-t-il.

Eric Laval ne logeait pas loin du restaurant universitaire, le « resto-u » comme les étudiants l'appelaient. Il avait obtenu par le CROUS de Grenoble une chambre d'étudiant, un petit 12 m², sans toilette ni douche dans une des deux tours qui dominent le campus, rien de plus, mais au moins il n'avait pas à sortir un loyer exorbitant, même si celui qu'il devait acquitter restait disproportionné par rapport à la qualité du logement.

A chaque fois qu'il entrait dans sa chambre, il méditait sur le fait que la majorité de la population ne pourrait vi-

vre dans de telles conditions, mais que l'on loge des étudiants dans ce genre de pièce n'émouvait pas plus que ça les gouvernements successifs. Laval avait lu quelque part que l'état français « n'investissait » en moyenne que moins de dix milles dollars par an pour un étudiant, alors que les Américains en consacraient plus du double, il ne fallait donc pas s'étonner des conditions de vie dans les résidences d'étudiants. Ce que lui donnaient les bourses universitaires, ajouté à ce qu'il avait pu mettre de côté en travaillant l'été lui permettait de vivre, certes sans excès, mais correctement.

David Cartier, lui, habitait un peu plus loin sur le campus, un petit kilomètre séparait les résidences universitaires des deux jeunes hommes. Pour rentrer chez lui, il lui fallait emprunter une rue dont il ne se rappelait jamais le nom, quasiment rectiligne, qui lui semblait interminable à chaque fois qu'il devait la prendre à pieds. Cette route était bordée des deux côtés de platanes et contribuait ainsi à accentuer cette impression de ligne droite interminable. L'éclairage public y était symbolique et David se demandait comment il n'y avait pas plus d'agression dans ce coin du campus.

Ce soir il faisait spécialement froid, l'hiver s'était déjà bien installé et la chaîne des montagnes de Belledonne surplombant Grenoble était plus enneigée que jamais, et même si ces montagnes enneigées avaient leur charme et donnaient du cachet à cette ville, David rêvait déjà du jour où il verrait de nouveau poindre les vertes prairies et les roches saillantes aux cimes des cols.

Cartier mettait tous les soirs à profit ce petit quart d'heure de marche pour faire le point sur ses recherches et ses révisions, ses objectifs à atteindre chaque semaine, afin de voir le travail accompli, et malheureusement celui qu'il restait à faire.

Perdu dans ses pensées, David commençait à apercevoir au loin les premiers bâtiments de sa résidence universitaire. Lui aussi avait pu avoir une chambre dans

une des résidences du CROUS, dans une résidence plus récente que celle de Laval, et même si cela lui rendait bien service depuis presque quatre ans et qu'il était bien conscient de la chance relative qu'il avait d'avoir un tel logement, il commençait à espérer un appartement plus grand pour les années à venir. Plus il approchait, plus il distinguait une agitation inhabituelle au pied du bâtiment A, le sien.

Un petit attroupement inhabituel en ces lieux et par une telle température s'était créée au bas de l'immeuble, côté sud. David accéléra le pas, la curiosité et le froid le poussant à aller plus vite. Un véhicule sérigraphié de Police et un VSAB des sapeurs-pompiers le doublèrent, gyrophares en marche, mais sans sirène. Quelques instants de marche plus tard, après une petite minute d'hésitation, partagé entre la curiosité et le froid qui régnait, David se joint à la foule et fut surpris de ce qu'il vit.

Une jeune femme gisait sur le sol, vêtue d'un simple jeans et d'un pull à col roulé, il n'arrivait pas à en voir plus, les policiers et les pompiers s'afférant autour du corps, chaque geste bien maîtrisé, comme un ballet qu'orchestrait pour l'occasion un officier de police.

David reconnut parmi les policiers Stéphane Bianchi, un jeune gardien de la paix qu'il connaissait par le club d'athlétisme où il était licencié, les deux jeunes hommes pratiquant tous les deux la course de fond.

— Tiens, salut David, qu'est-ce que tu fais là ? Lui demanda le gardien de la paix en lui tendant une main aussi fraîche que franche.

— Et bien... En fait j'habite là, que s'est-il passé ? répondit-il abasourdi en lui tendant la main comme par réflexe.

— On ne sait pas encore, tout ce que l'on sait c'est que cette jeune femme est morte... et qu'elle n'est plus très jolie à regarder la pauvre. Apparemment elle est tombée de ce bâtiment mais on ne sait pas encore de quel étage, on

a pas encore pu trouver de témoin, bref, on est pas couché, ça sent les heures supplémentaires.

— Tu permets que je regarde ? Demanda Cartier en interrompant son ami, ce n'est pas de la curiosité morbide, mais bon, peut-être que je la connais, j'habite aussi ce bâtiment.

— Pourquoi pas, après tout, ça va peut-être nous faire gagner du temps, mais attends une seconde, ne bouge pas, je vais quand même demander à l'officier.

— Vas-y je comprends.

L'officier en question était assez jeune, le front dégarni, une petite trentaine, sans doute un lieutenant, et il semblait peu habitué à ce climat tant il s'afférait à souffler dans ses mains. Les deux policiers échangèrent quelques mots et vinrent rejoindre Cartier.

— Bonsoir monsieur, le Gardien de la Paix Bianchi me dit qu'il vous connaît et que vous habitez ici c'est exact ?

— Oui tout à fait Lieutenant, j'habite au sixième étage, peut-être puis-je vous aider ?

— Capitaine, pas Lieutenant ! Ma fois, si vous avez le cœur bien accroché pourquoi pas, répondit le Capitaine de Police Gréco. J'espère que vous la connaissez je me vois pas faire défiler tous ceux ici qui veulent vérifier si c'est une connaissance. Attendez une petite seconde que les « bleus » aient éparpillé tous ces curieux, il n'y a rien qui m'énerve plus que ça, comme si c'était un spectacle que de voir ça.

— Je m'en occupe tout de suite Capitaine s'empressa de dire Bianchi, ce qui surpris Cartier.

Cela faisait bizarre de voir Stéphane en uniforme et obéir si rapidement, lui qui aux entraînements de course à pieds était loin d'être le premier à installer les plots où à répondre avec enthousiasme aux exigences de l'entraîneur.

Les Gardiens de la Paix, Bianchi en tête, s'afférèrent pendant quelques minutes à rendre la zone aux enquêteurs et à disperser tant bien que mal les curieux. Tout ce brouhaha qu'engendrait la présence d'une vingtaine

d'individus étrangers à l'enquête ne devait pas faciliter les constatations des policiers se dit Cartier.

— C'est bon David, tu peux venir.

— Ok, allez-y, mais je vous préviens ce n'est pas un film là, c'est un vrai cadavre, avec tout ce que cela comporte renchérit l'officier.

David Cartier s'approcha du corps en se demandant pour qui se prenait ce type, il s'agenouilla à côté du corps sans vie, c'était la première fois qu'il voyait un mort, et cela était d'autant plus difficile qu'il s'agissait là d'une femme, et jeune en plus. Sa première impression était la bonne, elle n'était vêtue que d'un jeans et d'un pull à col roulé, avec un seul chausson au pied, rouge, comme le discret filet de sang qui perlait de sa bouche, ses yeux bleus exorbités et amplifiés de cette peur que l'on doit ressentir lors d'une telle chute. Ses jambes étaient brisées, si désarticulées que cela se voyait même à travers son pantalon à peine déchiré. Ironie du sort, la victime était de profil, comme si elle était en position latérale de sécurité, cette position que l'on donne aux personnes inconscientes... mais qui respirent encore elles. Ces cheveux longs et blonds, ce teint clair, cette silhouette frêle ne lui étaient pas inconnus, il n'y avait malheureusement pas de doute pour lui.

— Je la connais, dit-il en se relevant doucement et en essayant de cacher son émotion.

— Vous êtes sûr ?

— Bien sûr que je suis sûr, sinon je ne vous le dirai pas. Elle habite... Elle habitait pardon, au même étage que moi, je la croisais tous les matins en allant en cours, on avait discuté une fois ou deux ces derniers temps, elle avait l'air sympa... Dire qu'on envisageait qu'elle me donne quelques cours de Russe...

— Ok, donc elle était Russe ? Et comment s'appelle-t-elle alors ?

— Ca par contre, je ne le sais pas, mais ce ne devrait pas être dur à déterminer. Je ne faisais que la croiser jus-

qu'à ces derniers temps, c'était une fille très discrète, elle avait un drôle d'accent, je pense qu'elle était Russe oui, ou alors d'une nationalité de l'ancienne Union Soviétique. Si vous voulez, je peux vous montrer sa chambre.

— Allez, c'est parti. Bon vous deux, vous garder le corps en attendant l'arrivée du médecin et vous me prévenez quand il arrive. Bianchi, toi et ton collègue, vous venez avec moi là-haut.

— Bien Capitaine.

Les trois hommes entamèrent la montée des escaliers, ce qui étonna le jeune étudiant qui s'attendait à prendre l'ascenseur. Cartier se demanda si l'officier était toujours aussi désagréable où s'il était juste de mauvaise humeur. Remarque se dit-il, ça ne doit pas être marrant de voir des cadavres régulièrement, le jeune homme réalisa qu'il n'était sûrement pas entré dans la police pour voir ce genre de choses.

Ca y est, le sixième étage se profilait enfin. Dans les couloirs et dans les cuisines communes la nouvelle s'était déjà répandue, apparemment il n'avait pas été le seul à reconnaître leur voisine de palier.

— Bon, elle est où cette chambre, demanda le capitaine de police Gréco légèrement essoufflé.

— C'est celle-ci, la 608, mais on ne peut pas l'ouvrir de l'extérieur, il n'y a pas de poignet aux portes ici, il faut faire attention au courant d'air.

— Et comment on fait maintenant alors, vous ne pouviez pas le dire avant ? Bianchi, essayez de trouver s'il y a un concierge ou un gardien qui aurait un passe.

— Une seconde, il ne faut pas vous stresser comme ça vous savez, je vais vous l'ouvrir cette porte, enfin, si elle n'a pas fermé le verrou.

Cartier alla quelques instants dans sa chambre et en ressorti avec une radiographie.

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Je pensais que ça se voyait, c'est une radio rétorqua David, un tibia pour être précis si ça vous intéresse.

Cartier commençait à être agacé par le ton hautain de son interlocuteur, il allait lui montrer qu'il n'était pas monté pour rien. Le jeune homme glissa la radiographie sous la porte 608, puis la remonta délicatement par le côté, doucement, jusqu'à atteindre la gâche de cette dernière. Une fois en face de celle-ci, il monta la radio plus doucement encore, en donnant de petits coups d'épaule dans la porte, il y était presque, en quelques secondes la porte finit par s'ouvrir.

— Bingo, et voilà Capitaine, vous voyez que vous n'êtes pas monté pour rien.

— Oui, merci, je dois avouer que c'est astucieux le coup de la radio, je n'y aurai pas pensé tout seul.

— Vous savez quand on s'est fait avoir une fois par un courant d'air et que ça vous a coûté le prix d'un serrurier le week-end, on apprend à se débrouiller pour ne pas vous ruiner à chaque courant d'air...

Les trois hommes, le capitaine de police en tête, entrèrent dans la chambre de la jeune femme.

A l'intérieur, le lit se trouvait sur la droite, celui-ci était en bataille, la couette froissée sur le sol. C'était le premier meuble que l'on voyait quand on entrait dans ces chambres universitaires tant elles étaient petites. Deux posters de groupe de rock venaient tapisser les murs blancs, des feuilles étaient éparpillées par terre, des feuilles de cours probablement, un cadre de photo vide et cassé juché sur le sol, un chausson sur le lit et l'armoire entre-ouverte venaient finir de semer le désordre dans le modeste logement. De la fenêtre grande ouverte on pouvait apercevoir l'agitation des fonctionnaires six étages plus bas. L'officier se mit à chercher sur le bureau de la jeune femme, sur son lit, et même dans la salle de bain une quelconque lettre d'adieu, en vain. Par contre, il trouva sur le sol un passeport avec la photo de la victime.

— Ah ! Vous aviez raison, cette jeune fille n'était pas française. Svetlana Gorbev, citoyenne biélorusse, vous n'étiez pas très loin de la vérité. Elle n'avait que vingt et

un an, continua-t-il en « épluchant » le passeport. Triste fin pour une si jolie fille. Bon sinon, pas d'affolement ni de conclusions hâtives, à priori il n'y a pas de traces de bagarre, tout ce petit désordre a très bien pu être causé par un simple courant d'air ou par un coup de colère de sa part.

Bianchi, appelez un équipage pour venir nous aider à faire une rapide enquête de voisinage pour savoir si quelqu'un a vu ou entendu quelque chose, enfin le branle bas de combat habituel quoi, mais pour moi il n'y a rien d'extraordinaire, ça ressemble pas mal à un suicide, un de plus, ajouta-t-il avec un air de fatalité dans la voix. Appelez quand même par précaution la salle radio et demandez-leur de prévenir la permanence de l'identité judiciaire pour qu'ils viennent prendre quelques photos de la chambre et du corps.

— Bien Capitaine, je m'en occupe, dit-il en saisissant à sa ceinture le poste portatif Acropole équipant les équipages de police.

— Capitaine, je crois que votre médecin est arrivé, dit Cartier en regardant par la fenêtre la hauteur qui les séparait du sol.

— Ok merci, je descends, vous restez là Bianchi en attendant l'autre équipage, je me chargerai d'appeler les pompes funèbres moi-même quand les collègues de l'identité judiciaire auront pris leurs photos du corps. Ah oui, j'oubliais, occupez-vous aussi de prendre les déclarations de votre ami sur votre carnet, deux mots trois lignes vite fait, vous les retranscrirez au central en rentrant.

— Comme vous voudrez Capitaine, je m'en occupe.

Bianchi et Cartier se retrouvèrent seuls dans la chambre en désordre.

— Et bien dis-donc, il est toujours comme ça ton chef, « Bianchi faites ci, Bianchi faites ça ».

— Ne m'en parle pas, ça ne fait pas longtemps qu'il est là, avant il était aux renseignements généraux, il est venu en section pour prendre le galon comme on dit chez nous,